

## Recherches sociographiques



Luc NOPPEN et Lucie D. MORRISSET, *Québec de roc et de pierres. La capitale en architecture*

Jacques Lachapelle

Volume 41, numéro 1, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057347ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057347ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lachapelle, J. (2000). Compte rendu de [Luc NOPPEN et Lucie D. MORRISSET, *Québec de roc et de pierres. La capitale en architecture*]. *Recherches sociographiques*, 41(1), 144–147. <https://doi.org/10.7202/057347ar>

Luc NOPPEN et Lucie D. MORISSET, *Québec de roc et de pierres. La capitale en architecture*, Québec, Éditions MultiMondes et Commission de la capitale nationale du Québec, 1998, 150 p.

Comme on l'indique en quatrième de couverture, ce livre présente « une nouvelle lecture du paysage construit de la capitale ». En fait, cet ouvrage n'est pas le fruit d'une recherche originale mais consiste en une mise en perspective de connaissances pour lesquelles l'expertise des auteurs est reconnue et incontestée. La bibliographie en fait foi : sur 69 titres, 24 sont signés par les auteurs et, parmi ceux qui restent, plusieurs représentent des articles d'appoint. Par ailleurs, p. vi, il est précisé que « cette publication a été réalisée à l'initiative et sous la supervision de la Commission de la capitale nationale du Québec », c'est dire qu'elle a un caractère officiel qui diminue sa portée critique.

Néanmoins, à l'intérieur de cet encadrement éditorial, l'intérêt de cette vue panoramique de quatre cents ans d'histoire qui se déploie en à peine 150 pages tient précisément à son caractère synthétique. Les limites obligent au criblage serré de la matière. Si l'ouvrage s'adresse à un public connaisseur, pour les historiens, il permet d'observer une mise à jour dans les recherches et les réflexions de Luc Noppen. À cet égard, c'est en comparaison de *Québec trois siècles d'architecture* écrit en collaboration avec Claude PAULETTE et Michel TREMBLAY, et publié en 1979 que l'on saisit le mieux le chemin parcouru. Dans les deux cas, puisque le sujet est le même, la notion de capitale structure la table des matières et l'architecture institutionnelle monumentale constitue le filon principal. Il était inévitable qu'en ce qui concerne la Nouvelle-France et le Bas-Canada, Noppen ait renoué avec plusieurs de ses interprétations passées. Sa contribution en ce domaine est majeure et elle est devenue une référence incontournable. Malgré tout, les auteurs ont réussi à introduire des éléments nouveaux comme Ludovica, la ville idéale de Champlain, ou à apporter des éclaircissements comme ceux sur l'évolution de l'architecture résidentielle urbaine durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, bien appuyée par des plans. L'urbanisme a reçu, lui aussi, un meilleur traitement, ce qui aide à tracer un portrait plus complet de la ville. Enfin, il y a une propension à établir des comparaisons entre l'architecture de la capitale et celle de la France ou de l'Angleterre qui dégage l'architecture traditionnelle du vase clos régionaliste où on est porté, parfois, à l'enfermer.

Mais cet ouvrage a surtout le mérite de déborder de la chronologie restreinte de la publication de 1979. D'une part, au lieu de s'arrêter au tournant du siècle dernier, il se rend jusqu'à la période contemporaine. D'autre part, alors que l'analyse de la période 1850-1900 manquait de souffle, elle est maintenant bien inspirée. La volonté historique sans cesse renouvelée d'embellir et d'améliorer la ville est expliquée de manière claire et dynamique. Les auteurs parviennent avec aisance à passer de concepts urbanistiques et esthétiques généraux à des détails architecturaux comme des trumeaux (p. 90), des armoiries (p. 75) ou des tourelles en fer-blanc (p. 87) ; la qualité de l'écriture et la maîtrise du sujet le permettent, ce qui est d'autant plus remarquable que la présentation iconographique, si importante en architecture, n'est pas toujours à la hauteur du texte. À ce propos, il s'est même

glissé une malencontreuse erreur (p. 32) : une photo de la maquette de la seconde « Abitation » de Champlain illustre un encadré qui porte sur la première.

Un autre trait de nouveauté tient au fait que l'analyse repose en grande partie sur des personnages clés, tantôt des architectes, tantôt des politiciens. Il n'y a pas de doute que cela apporte une dimension humaine aux efforts des différents gouvernements dans la planification de la capitale. Pourtant, sans nier l'importance des intervenants majeurs, Noppen a déjà eu une approche plus déterministe. En 1977, dans *Les églises au Québec (1600-1850)*, il avait montré que l'élaboration puis la reproduction des types d'églises dépendaient des forces dominantes du contexte colonial, du pouvoir institutionnel, du classicisme et de la transmission des savoir-faire artisanaux. La superstructure sociale transcendait le travail créatif. La présence de l'individu dans cette publication-ci donne l'impression d'une évolution plus aléatoire, dépendante des acteurs. Une explication des auteurs sur leur théorie du partage des responsabilités de la société et de l'individu dans l'élaboration d'une ville aurait été intéressante.

Cette question absente des responsabilités et du libre arbitre amène à l'objectif de cet ouvrage. Aucune thèse n'est avancée, mais en filigrane il n'y en a pas moins une orientation qui vient défendre le rôle de la Commission de la capitale nationale. En effet, en accord avec le mandat de cet organisme, le texte démontre l'importance et le caractère unique de la ville et il explique l'historicité de la réflexion sur le statut de capitale. Pourtant il n'y a pas de conclusion et, s'il y a constat d'un débat séculaire sur l'identité de Québec, il y a peu de place pour un recul critique ; d'autant moins, que les auteurs présentent deux projets contemporains (l'esplanade devant l'Hôtel du Parlement et les maisons Hazeur-Smith), auxquels ils ont collaboré. Il y a donc une adhésion aux actions les plus récentes de la Commission. En fait, le propos est subtilement partial. Les pages consacrées à la dualité entre le modernisme et le postmodernisme permettent d'asseoir la position selon laquelle « On croyait que Québec était une ville à restaurer ; on s'aperçoit que Québec est une ville à créer » (p. 131) ou encore, « Dans la capitale, désormais, se côtoient le sensible et le fonctionnel » qui est la toute dernière phrase du texte (p. 135). Cette coexistence de l'historicisme et du modernisme est particulièrement importante car elle a été structurante dans l'analyse des deux derniers siècles. Le ton est donné à partir du moment où la théorie pittoresque incite à admirer ce paysage urbain qui se révèle et se défile tout à la fois au gré des détours. Les plaisirs du promeneur posent un jalon essentiel vers la préservation des beautés de la ville. Dès lors, le débat entre ancien et moderne prend place. Ce sera par exemple celui entre le progressisme de Charles Baillairgé et les historicismes comme ceux de Taché, Lynn et Charest qui veulent, suivant l'expression heureuse des auteurs, « construire l'histoire de Québec ». Les initiatives de Taschereau, pour lesquelles les auteurs réussissent à convaincre que l'esprit académique de la période est une modernité, assurent une « refrancisation » de la ville. Sans que cette analyse ne propose une grille nouvelle, puisqu'elle reprend des thèmes idéologiques que Françoise CHOAY a dévoilés dans *L'urbanisme : utopies et réalités* (1965) et que des auteurs québécois, comme Jean-Claude MARSAN, ont déjà utilisés, elle est néanmoins une contribution très stimulante à l'histoire de l'architecture de la province. Instructive et détaillée, elle expose avec brio l'existence et la vitalité du débat architectural au Québec. De plus,

Noppen et Morisset y font valoir un emploi de la notion de modernité qui cesse d'être réservée aux seules œuvres de style moderniste mais tient compte des aspirations des architectes de l'innovation.

Par contre, le traitement des développements de la ville depuis les années soixante est plus évasif. La critique à demi-mot est timide et sert seulement de faire-valoir au postmodernisme architectural. Les silences sont surprenants car une évaluation des interventions récentes les plus assassines serait la bienvenue dans la poursuite du débat sur l'identité du lieu. La boulimie de l'État et du tourisme pour l'espace et les infrastructures dans la vieille ville est à peine notée tandis que la géographie limitée de l'étude évacue le problème de l'étalement urbain. On pourrait admettre que le caractère officiel de cette publication commande une certaine réserve, mais n'était-ce pas plutôt l'occasion de faire le point sur l'état présent de la capitale et ainsi contribuer à son devenir ? Or, malgré leur notoriété, Noppen qui enseigne entre autres la problématique patrimoniale à l'École d'architecture de l'Université Laval, et Morisset, qui est professeure au Département d'études urbaines et touristiques à l'UQAM, évitent de pointer des traits distinctifs de la ville qui devraient être pris en compte dans des réalisations futures. C'est dommage. L'exemple des maisons Hazeur-Smith ne suffit pas pour développer un cadre général. Le cas est intéressant mais trop singulier.

Il y a lieu cependant de se demander si les silences ne trahissent pas une ambivalence persistante à l'égard d'un héritage chargé d'histoire. En effet, à travers la dualité entre la sauvegarde du patrimoine et le changement, les auteurs ont souvent fait pencher la balance du côté de la nouveauté et de la remise en cause du soi-disant conservatisme de Québec. Vu de l'extérieur, il semble au contraire qu'il faille louer cette résistance au provisoire et la force de l'enracinement. Après tout, Noppen et Morisset le savent, le fait de reconnaître l'identité d'un lieu et s'y ancrer, au lieu de la perdre ou de la chercher, est aujourd'hui l'assurance d'une contribution originale en matière de planification urbaine. De plus, ce livre lui-même montre que ce sentiment de conservatisme est fabriqué : Québec n'a jamais cessé de se transformer et d'intégrer de nouvelles idées. La fiction idéologique d'une prison patrimoniale empêchant l'épanouissement de la modernité ne sert que ceux qui y trouvent leur profit. Le cas du boulevard René-Lévesque (Saint-Cyrille) a plutôt de quoi faire craindre les mirages du lobby économique ; lorsqu'il séduit le pouvoir politique, il en résulte de bien tristes abus. Dans le même esprit, Québec subit depuis quelques années l'affront d'un postmodernisme de mauvais aloi qui masque sous un maquillage ornemental une compréhension superficielle parfois même erronée du contexte. Historicisme et progressisme, modernisme et post-modernisme, fournissent de faux prétextes à leurs défenseurs.

Un ouvrage comme celui-ci aurait pu rassurer le public sur le fait que la Commission de la capitale nationale se dote d'outils et d'arguments qui lui permettront enfin d'éviter la circularité stérile de ce débat entre progrès et histoire, au profit d'une identité du lieu bien assumée. De même, en plus de dénoncer les modes fugaces et les idéologies urbaines, il aurait pu offrir un meilleur éclairage sur les enjeux actuels et aider à prévenir la menace de la médiocrité dans cette ville

formidable qui, malgré son roc et ses pierres, peut facilement voir son équilibre se fragiliser.

Jacques LACHAPELLE

*École d'architecture,  
Université de Montréal.*

---

Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe, *Saint-Hyacinthe, 1748-1998*, Sillery, Septentrion, 1998, 405 p.

De plus en plus on confie à des équipes la préparation d'ouvrages destinés à célébrer les anniversaires de villes, de villages ou d'autres localités. Le procédé permet d'en hâter la parution, mais surtout d'en améliorer le contenu. On s'éloigne ainsi de l'album souvenir traditionnel pour se rapprocher de la monographie scientifique, mais le changement prend dans chaque cas une allure particulière. Pour simplifier nous distinguons deux aspects de ce changement : d'une part la quantité et la qualité de l'information ; d'autre part l'ampleur et la finesse de l'analyse et de l'interprétation.

Les auteurs de *Saint-Hyacinthe, 1748-1998* ont surtout soigné l'information comme le montre déjà la table des matières : quinze chapitres sur autant d'aspects de la réalité, géographie, démographie, époque seigneuriale, histoire militaire, histoire politique, affaires municipales, religion, éducation, soins de santé, justice, agroalimentaire, industrie, commerce et services, sports et loisirs, culture, mais aucune synthèse et une très brève conclusion. La lecture de l'ensemble le confirme : on a recherché la quantité, la diversité et la qualité de l'information. Jean-Noël DION, préfacier et collaborateur spécial, précise et justifie ce choix : « Défi d'envergure, ce projet vise à rappeler les grandes lignes du passé, plus particulièrement l'histoire des institutions et des personnes qui les ont créées et dirigées. » (P. 7.) Plus loin il ajoute : « Ce volume rappelle notre originalité, ce que nous avons vécu ou entrepris différemment des autres. » (P. 8.) Puis vient ceci : « Les choix éditoriaux témoignent de la vocation de l'ouvrage qui se veut un outil de vulgarisation de l'histoire : un style d'écriture accessible, le moins possible de notes infrapaginales et les références aux sources regroupées dans une bibliographie générale à la fin du volume. On peut être assuré de la rigueur des informations contenues dans *Saint-Hyacinthe, 1748-1998*, même si les réponses élaborées ne se veulent évidemment pas définitives. » (P. 10.) Les auteurs ont donc essentiellement voulu retrouver le passé et le faire voir avec précision et simplicité. On y trouve bien sûr de l'analyse et de l'interprétation, mais à petite échelle et dispersée dans chacun des champs délimités par les chapitres. Nulle part n'y sont présentés et analysés avec quelque ampleur les grands traits caractéristiques de la ville de Saint-Hyacinthe. Pourtant il y en a d'évidents, me semble-t-il, et les auteurs les ont d'ailleurs notés au passage.